

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Alain LARCAN,
(séance du lundi 23 mai 2005)

Gérald Antoine : Ma question va sans doute vous paraître insolite : que faut-il penser de la réaction du Général de Gaulle déclinant, au printemps de 1958, une invitation à s'exprimer publiquement sur « les plus grandes heures de l'histoire de France » ? Le cadre offert était le Pavillon français de l'exposition universelle à Bruxelles. Un cycle de grandes conférences y était prévu. L'une devait être consacrée aux plus grandes heures de notre histoire nationale. Le commissaire général français Pierre de Gaulle me demanda de lui proposer un nom pour traiter ce sujet impressionnant. Je lui suggérai de solliciter celui de son illustre frère : ce choix me paraissait s'imposer et propre à susciter un exceptionnel retentissement. Pierre de Gaulle accepta l'idée et la soumit au Général. Celui-ci hésita longuement, mais finit, hélas ! par renoncer : il s'était promis de ne point sortir de France aussi longtemps qu'il resterait à l'écart du pouvoir. « Certes, Bruxelles n'est pas loin de Paris et l'on y parle français, mais Bruxelles n'est pas en France ». Ne vous devais-je pas l'évocation de cet épisode dont je demeure le seul témoin ?

*
* *

Alain Plantey : A mes yeux, une comparaison est possible avec un autre acteur de l'histoire, Jules César. Ce dernier se met en scène tout au long de ses écrits. Il savait qu'il faisait l'histoire et le Général aussi.

Revenons donc à ce problème de l'historien qui se sait entrer dans l'histoire. Il s'agit pour lui d'une création permanente : n'importe qui n'entre pas dans l'histoire. Il faut créer un personnage et ne laisser rien passer qui puisse nuire à l'image qu'on veut en donner, ce qui exige un effort de volonté considérable.

Mettez-vous à la place de cet officier général qui, pendant dix ans, n'a plus eu accès aux moyens publics disponibles et, du jour au lendemain, doit réapparaître à la télévision et faire des conférences de presse. Le Général, en 1958, a accompli un effort de densité et de rigueur dont on n'a pas idée. Il travaillait sans cesse, il apprenait par cœur des passages importants qui ont fait date et sont encore cités aujourd'hui, en lançant parfois une phrase devant un collaborateur pour s'assurer de l'effet qu'elle produisait. On n'entre pas ainsi dans l'histoire sans être habité d'un sentiment d'espoir. On a dit que le Général était machiavélique, cela n'est pas vrai. Au fond, il était un grand sentimental. Nous en avons eu la preuve avec Adenauer, en septembre 1958, le jour où l'Europe s'est faite. Le Général n'a pas conquis Adenauer par des raisonnements, mais par le sentiment. Il voulait dépasser tout ce qui avait été vécu auparavant grâce à l'émotion, à l'amitié. Adenauer aussi. Et ils y ont réussi.

*
* *

Bernard Bourgeois : Hegel n'a pas besoin de la caution gaullienne pour être grand. De Gaulle n'a pas besoin de la caution hégélienne pour être grand. Ce sont deux grandes figures, parmi les plus grandes du monde moderne et contemporain, totalement indépendantes l'une de l'autre et cependant sur le fond les mêmes.

J'avais publié il y a près de 40 ans un petit ouvrage sur la philosophie politique de Hegel et j'ai eu la surprise de recevoir quelque temps après une lettre de Maurice Schumann qui me disait combien il était stupéfait de voir la similitude sinon l'identité de l'idée gaullienne et de l'idée hégélienne en ce qui concerne la marche du monde et la vie politique. Vous rappeliez vous-même que De Gaulle disait que si Hegel n'avait pas existé il aurait fallu l'inventer.

L'un et l'autre ont eu en commun un grand sens de l'histoire et un grand sens de l'Etat en tant qu'il ne peut exister et être solide que sur la base de la nation. Ceci ne signifie pas que des nations nouvelles, plus grandes, ne puissent pas se créer, mais en tout cas il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs et vouloir construire un Etat s'il n'y a pas à la base une certaine identité nationale. Qu'est-ce que le sens de l'Etat et le sens de l'histoire sinon la réunion en soi-même de ces deux contraires que sont d'une part le sens de l'universel et d'autre part le sens de la singularité. L'universel c'est le destin, la nécessité ; la singularité, c'est le libre-arbitre, la liberté. Le sens de l'histoire et le sens de l'Etat, qui n'en font qu'un, à la fois chez De Gaulle et chez Hegel, consiste à réunir l'affirmation de la liberté et l'affirmation de la nécessité, ce que la tragédie antique avait d'ailleurs parfaitement pressenti.

Cela se trouve dans la conception que De Gaulle et Hegel ont eu de l'action historique et qu'ils ont définie globalement dans les mêmes termes : la rencontre d'un tempérament et de l'événement – non pas le simple fait mais le fait qui a une signification universelle, qui change le cours du monde – pour De Gaulle ; la rencontre, pour Hegel de ce qu'il appelle l'Idée et d'une passion. Passion signifie enthousiasme mais aussi ce qui relève du pâtre, c'est-à-dire de la limitation. La passion renvoie à un esprit qui se focalise, qui se limite sur un point et qui attaque ainsi comme en coin la trame de la nécessité. On pourrait exprimer aussi cette réunion de la liberté et de la nécessité, comme celle de la raison de la décision.

J'ai essayé de montrer que la raison selon Hegel ne fait qu'un avec la décision. Je crois que De Gaulle a montré que la décision ne faisait qu'un avec la raison – qui n'est pas l'entendement, mais ce sens de l'universel et du tout qui se singularise et qui est d'abord porté par le génie propre et la grande « âme du monde ». Si cela est vrai, on peut s'interroger sur ce qu'il advient des choses lorsque le sens de l'Etat, le sens de l'histoire, le sens de la liberté et le sens de la nécessité, sinon disparaissent, du moins s'affaiblissent. On peut se demander alors si l'histoire en ce sens n'est pas finie pour laisser place à une succession de péripéties ou de tempêtes, à l'enlisement de l'histoire dans le terrorisme ou dans l'insignifiance. En tous cas, De Gaulle et Hegel nous ont rappelé qu'il faut effectivement affirmer à la fois dans la théorie et dans la pratique l'unité profonde de la liberté et de la nécessité qui est, en son accomplissement, la grande idée chrétienne : l'universel qui incarne une singularité.

*
* *

Roland Drago : Vous avez dit à un moment que, parmi les historiens qui avaient pu exercer une influence sur De Gaulle, il y avait Tocqueville qui a été redécouvert en France vers les années 50. Par quels ouvrages De Gaulle a-t-il été frappé ? Comment en est-il venu à citer Tocqueville ?

*

* *

Jean-Claude Casanova : Un des grands inconvénients de mai 68 a été de nous priver du bicentenaire de la naissance de Napoléon parce que nous aurions eu un discours de Malraux, qui avait l'intention de débaptiser la place des Invalides, et un discours du Général de Gaulle. Je regrette que vous n'ayez pas fait allusion à *La Discorde chez l'ennemi*, petit chef-d'œuvre du Général de Gaulle et livre d'histoire proprement dite. Il s'agit en effet d'un livre très profond sur la politique allemande et qui est au cœur de l'histoire contemporaine. Prenant le contre-pied de Hegel, j'invoquerai Nietzsche qui était un auteur que connaissait davantage le Général De Gaulle. Si on prend l'histoire européenne du 20^{ème} siècle, elle repose sur trois décisions :

La décision anglaise de s'allier avec la Russie et qui, d'une certaine façon donne sa configuration à la guerre de 14-18

La décision allemande, contraire aux intentions de Bismarck de faire la guerre sur deux fronts, décision prise en 14, renouvelée en 1941 et qui mène, comme l'avait prévu Bismarck, à la défaite allemande et entraîne la double décision américaine, en 1917 et en 1941, d'intervenir, intervention américaine qui clôt d'une certaine façon l'histoire de la singularité européenne.

Quand on réfléchit sur ce point, le livre de De Gaulle est un livre profond sur les impératifs stratégiques allemands, les hésitations et les erreurs allemandes qui, d'une certaine façon, ont provoqué l'intervention américaine. Ces grands types de décisions sont les décisions maîtresses de l'histoire car sans elles l'histoire serait fondamentalement différente. Si l'Angleterre choisit une histoire différente avant 1914 en n'étant pas obsédée par la marine allemande, et si elle maintient sa politique d'équilibre et se tient à distance du conflit, la guerre de 14 change d'allure. Si l'Allemagne, qui a la plus grande capacité militaire au 20^{ème} siècle, ne fait pas la guerre sur deux fronts, on a une histoire fondamentalement différente. Autrement dit on voit que les décisions sont les éléments constitutifs de l'histoire, ce qui vous aurait permis d'introduire une cinquième catégorie, à savoir la capacité des hommes politiques à se tromper ou à ne pas se tromper.

*
* *

Jean Mesnard : Il y a plusieurs De Gaulle et nous les avons découverts de manière approfondie successivement. Vous avez d'abord montré l'aspect rationnel, et son histoire est d'abord rationnelle. Il ne cherche pas d'infrastructures, de causes cachées. C'est le déroulement des faits qui enferme leur signification. Mais vous avez montré qu'il y a bien autre chose que la rationalité chez De Gaulle, et notamment, ce qui gouverne l'histoire est beaucoup plus de l'ordre du sentiment et des passions. Vous avez montré qu'il y a toute une imprévisibilité des événements dont on doit tenir compte dans l'histoire. Est-ce qu'il n'y a pas dans l'œuvre du Général De Gaulle une réflexion stratégique ?

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : ne pourrait-on dire que l'histoire peut être double, j'allais dire à la voile et à la vapeur ? D'un côté la grande histoire nationale dont on nous a

entretenu avec talent, ce que Braudel appelait l'histoire historisante, et puis quelque chose de plus plat, de plus prosaïque qui est l'histoire des hommes ordinaires, des masses, des foules, des prix, du blé, de l'argent... En somme une histoire aristocratique à la De Gaulle et une histoire démocratique.

*
* *

Réponses :

A Gérard Antoine : Votre remarque permet de réfléchir une fois de plus à certaines réactions, réponses, décisions, du Général, qu'il s'agisse de son refus de rentrer à l'Académie française ou qu'il s'agisse de ne pas répondre à telle ou telle sollicitation même importante. Il est bien entendu qu'il aurait été un remarquable conférencier sur les grandes heures de l'histoire de France. Peut-être n'aurait-il pas bénéficié du temps nécessaire, mais je tiens à rappeler que des conférences qu'il a faites en 1921, on retrouve l'esprit devant un public français beaucoup plus élargi dans toute une série de discours-conférences sur l'action de guerre à l'occasion de commémorations : 1914 en 1964, à Reims ; Verdun, 1916 en 1966 à Douaumont ; l'armistice et les combats de 1918 en 1968 aux Invalides. La synthèse de l'histoire de France, c'est ce qu'il a traité dans ses entretiens avec Alain Peyrefitte sur les fameuses dates fondatrices de l'histoire de France. Ceci étant, il a un regret des traités de 1815, de la « France des 130 départements ». Il y a des écrits dans les *Carnets*, quand il est en occupation à Trêves, où il énumère les départements au-delà de notre frontière actuelle.

A propos de Bruxelles, je pense donc qu'en effet c'est essentiellement parce qu'il voulait parler de l'histoire de France en France et aux Français.

A Alain Plantey : Il faut d'abord évoquer la qualité intellectuelle exceptionnelle des discours, des conférences de presse, des mémoires... Finalement la différence avec des mémoires très importants, *Commentaires* de César ou *Mémoires d'outre tombe*, est réelle. N'oublions pas que même si les mémoires de guerre sont écrits entre deux moments de pouvoir, il ne cherche pas à envisager un retour éventuel au pouvoir alors que dans les *Commentaires* de César, c'est bien l'ambition d'avoir le poste suprême qui s'exprime. En ce qui concerne Chateaubriand, dont le style et les idées politiques sont tellement admirés par de Gaulle, on ne peut pas dire que les événements auxquels il a été mêlé comme ministre des Affaires Etrangères soient d'une importance comparable à la situation gaullienne.

Le Général de Gaulle était un homme de la transmission, de la pédagogie savante. Il considérait son public quel qu'il fût, il le respectait et voulait lui faire partager ses convictions par un pouvoir de démonstration. Nous sommes aujourd'hui dans l'ère de la communication avec son immédiateté, avec sa richesse d'images qui, finalement, n'ont ni passé ni avenir. C'est la raison pour laquelle le Général de Gaulle qui vivait dans le présent mais qui se référait toujours au passé et avait une vision prospective de l'avenir, se différenciait d'un certain nombre de responsables politiques français ou étrangers contemporains.

A Bernard Bourgeois : Dans l'article de la *Grande Encyclopédie*, Edgar Faure, qui a écrit l'article de Gaulle, dit que c'est le plus hégélien de tous les chefs d'Etats du 20^{ème} siècle. Mais il faut tout de même nuancer parce qu'il n'y a pas que Hegel.

En ce qui concerne l'action de guerre, il y a deux courants : le courant pacifiste avec Schelling, Kant, Schopenhauer et Tolstoï et le courant de la guerre avec Fichte, Hegel et Clausewitz. Il est certain que le Général de Gaulle est du côté de Hegel. Je ne crois pas qu'il

partageait totalement les idées de Hegel sur la fin de l'histoire, mais je me permets d'évoquer une conversation qu'il avait eue avec un des ses proches. Il disait : « J'ai toujours pensé et je ne cesse de répéter que les nations sont dominées par de sombres lois sans lesquelles il ne leur est pas donné d'agir et auxquelles elles obéissent à tâtons. Alors, dans les ténèbres d'une force nationale, jaillit un système donné, puis ce système épouse bientôt cette force. Staline, comme hier Hitler, comme avant-hier Guillaume II, fut à la fois la cause et l'effet. Est-il bien certain qu'Hitler et Guillaume II aient voulu la guerre ? Staline la veut-il ? Je ne le pense pas. Je ne crois pas que Guillaume II mentait absolument quand il écrivit sur sa cheminée *Ich habe das nicht gewollt*. » Or, dans les *Leçons sur la philosophie de l'histoire* de Hegel, je trouve : « Le mouvement général d'aliénation par lequel les individus, tout en atteignant leurs fins propres produisent aussi collectivement des événements, des institutions, des révolutions qu'ils ne désiraient pas et qui obéissent à une causalité universelle suivant des lois générales d'apparition, de floraison et de désuétude ». Je suis persuadé que la conversation de De Gaulle, reflète, par un effet de mémoire, une transcription de ce passage de Hegel.

En ce qui concerne le rôle de l'Etat, je voudrais dire que le Général de Gaulle considérait, ce qui était vrai historiquement, que l'Etat était avant la nation française. L'Etat était à ses yeux le meilleur garant, le meilleur défenseur de la nation française, mais il n'y avait pas chez de Gaulle de « statolatrie », même s'il y avait un esprit national profond.

A Roland Drago : La découverte approfondie de Tocqueville est probablement plus tardive que celle des autres historiens du 19^{ème} siècle. Je pense qu'elle a coïncidé avec la réédition des œuvres complètes de Tocqueville et en particulier du livre remarquable de souvenirs. Il a lu la *Démocratie en Amérique* et *l'Ancien Régime et la Révolution*. Il le cite dans le discours de Bar-le-Duc du temps du RPF pour opposer le destin des deux super puissances, les USA et la Russie. J'ajoute que de Gaulle est intéressé par les légitimistes qui deviennent républicains comme Tocqueville et Lamartine.

A Jean-Claude Casanova : En ce qui concerne la *Discorde chez l'ennemi*, il s'agit plutôt d'un essai de psychologie politique, mais qui s'appuie sur cette discordance entre états-majors et gouvernements qui a entraîné, pour l'Allemagne, la catastrophe, et, pour les alliés, le succès, c'est-à-dire l'entrée en guerre des USA. Mais dans la politique qui a précédé la guerre de 14, le Général de Gaulle était persuadé à partir de 1905 que le conflit était inévitable et il s'y préparait. Je crois que toute cette génération, celle de *L'Enquête d'Agathon* a été marquée par le tournant de 1905 et par le livre de Maurras *Kiel et Tanger*.

En ce qui concerne la politique étrangère, il y eut quand même, après Fachoda et avant que l'opposition triple entente/triplice ne soit établie, une tentative très intéressante d'une sorte d'axe Paris-Berlin-Moscou, défendu par Gabriel Hanotaux. Bien entendu, Guillaume II n'en voulut pas. Finalement le conflit est né du fait que l'Allemagne n'a pas voulu garder coûte que coûte l'alliance pacifique avec la Russie. A partir du moment où il y a eu la rivalité anglaise et allemande au sujet de la flotte, le conflit était inévitable.

La capacité à se tromper est la clef de la *Discorde chez l'ennemi* qui montre cette erreur systématisée et prolongée. J'ai toujours été très étonné, surtout quand on sait ce qu'est devenu le Général de Gaulle par la suite, que les historiens ne l'utilisent pas davantage. Le seul qui me semble avoir confirmé cette thèse, sans citer de Gaulle, est Emile Ludwig dans sa remarquable biographie de Hindenburg où il montre à l'évidence cette influence essentiellement liée au quartier-maître général Ludendorff beaucoup plus qu'à Hindenburg.

A Jean Mesnard : Dans la réflexion gaullienne, il ne faut pas éliminer une sorte de pari. Il y a chez lui, une sorte de jeu supérieur, un pari avec des éléments qui permettent

d'envisager la probabilité de réussite, non pas à 100 % mais de s'en approcher. Ce problème du risque calculé est une des clefs du personnage et du chef d'Etat. Quant à la réflexion stratégique, Monsieur Pierre Messmer l'a dit souvent, de Gaulle a été un excellent tacticien sur le terrain, mais il est davantage stratège que tacticien. Il est aussi un géopoliticien. J'avais été très frappé par un article paru dans la *Revue de la Défense nationale* qui affirmait que Machiavel, Marx et de Gaulle n'étaient pas des géopoliticiens. Pour Machiavel, c'est probable, encore que son champ de bataille fût l'Italie. Pour Marx, c'est plus discutable encore que le problème se joue sur le plan économique. Pour de Gaulle, c'est absolument faux car, il considérait tous les problèmes en regardant une carte ou une mappemonde. Cependant il ne citait jamais les grands de la géopolitique, surtout allemands, Ratzel, Ritter, Haushofer, Mackinder, Mahan, Spykman de même qu'il ne paraissait pas opposer à la fameuse puissance maritime à la puissance continentale, celle qui tient le cœur de l'Europe et celle qui tient les océans. Mais à cette réserve près sa réflexion stratégique était inspirée, à l'évidence, par la géohistoire, la géographie historique et la géopolitique.

A Emmanuel Le Roy Ladurie : Je suis très intéressé de savoir que le Général de Gaulle aimait Braudel. Ce qui est certain, c'est que dans les trois tomes de Braudel, dans le tableau de la France, Braudel évoque le Général de Gaulle. Il y a là un rapprochement d'esprit. Je n'irai pas au-delà car je crois que le problème de l'histoire économique, financière, des transactions, il ne les connaissait pas dans le détail. Son point de vue était probablement plus politique qu'économique. J'ai voulu quand même rappeler qu'il ne citait souvent pas les dates des événements et les situait toujours dans un environnement beaucoup plus général et pas strictement spécialisé.